

À Catane, en ce jour, le pavé des ruelles du quartier du Duomo sentait la poiscaille. Sur les étals serrés du marché, des centaines de poissons morts faisaient briller le soleil de midi. Des seaux, à terre, recueillaient les entrailles de la mer que les hommes vidaient d'un geste sec. Les thons et les espadons étaient exposés comme des trophées précieux. Les pêcheurs restaient derrière leurs tréteaux avec l'œil plissé du commerçant aux aguets. La foule se pressait, lentement, comme si elle avait décidé de passer en revue tous les poissons, regardant ce que chacun proposait, jugeant en silence du poids, du prix et de la fraîcheur de la marchandise. Les femmes du quartier remplissaient leur panier d'osier, les jeunes gens, eux, venaient trouver de quoi distraire leur ennui. On s'observait d'un trottoir à l'autre. On se saluait parfois. L'air du matin enveloppait les hommes d'un parfum de mer. C'était comme si les eaux avaient glissé la nuit dans les ruelles, laissant au petit matin les poissons en offrande. Qu'avaient fait les habitants de Catane pour mériter pareille récompense ? Nul ne le savait. Mais il ne fallait pas risquer de mécontenter la mer en méprisant ses cadeaux. Les hommes et les femmes passaient devant les étals avec le respect de celui qui reçoit. En ce jour, encore, la mer avait donné. Il serait peut-être un temps où elle refuserait d'ouvrir son ventre aux pêcheurs. Où les poissons seraient retrouvés morts dans les filets, ou maigres, ou avariés. Le cataclysme n'est jamais loin. L'homme a tant fauté qu'aucune punition n'est à exclure. La mer, un jour, les affamerait peut-être. Tant qu'elle offrait, il fallait honorer ses présents.

Le commandant Salvatore Piracci déambulait dans ces ruelles, lentement, en se laissant porter par le mouvement de la foule. Il observait les rangées de poissons disposés sur la glace, yeux morts et ventre ouvert. Son esprit était comme happé par ce spectacle. Il ne pouvait plus les quitter des yeux et ce qui, pour toute autre personne, était une profusion joyeuse de nourriture lui semblait, à lui, une macabre exposition.

Il dut se faire violence pour se soustraire à cette vision. Il continua à suivre, un temps, le flot des badauds, puis il s'arrêta devant la table de son poissonnier habituel et le salua d'un signe de la tête. L'homme, immédiatement, saisit son couteau et coupa une belle tranche d'espadon, sans dire un mot, tant il était habitué aux commandes de son client. C'est là que le commandant sentit pour la première fois sa présence. Quelqu'un le regardait. Il en était certain. Il avait la conviction qu'on l'épiait, que quelqu'un, dans son dos, le fixait avec insistance. Il se retourna d'un coup mais ne vit rien d'autre, dans la foule, que les badauds qui avançaient à petits pas. Il croisa certains regards. Des hommes et des femmes s'étaient tournés vers lui mais ce n'était pas cela. Ceux-là l'observaient parce qu'il s'était retourné brusquement et que la célérité de son geste était étrange dans le mouvement lent de la foule. Le poissonnier, lui-même surpris par le geste de son client, lui lança, en lui tendant sa tranche d'espadon enrobée dans un sac plastique : « Alors commandant, on s'est fait caresser par un fantôme. » Il dit cela sans rire. Comme une chose possible, et le commandant, ne sachant que répondre, se pressa de payer, pour pouvoir disparaître.

Si nous avions pu rouler ainsi pendant des heures, nous l'aurions fait, mais Jamal s'est tourné vers moi et m'a dit : « Il n'y a presque plus d'essence, qu'est-ce que je fais ? » Faire le plein dans une voiture que nous n'utiliserons plus jamais, cela m'aurait fait rire en d'autres occasions mais j'ai pensé à l'argent dont nous aurions besoin demain. J'ai pensé à l'argent qui, à partir de maintenant, ne va plus jamais cesser de manquer. Il faut économiser chaque pièce. A partir de ce soir et pour longtemps, nous n'en aurons jamais assez. Je ne veux pas rentrer. Si l'essence n'était pas venue à manquer, j'aurais demandé à mon frère de rouler encore pendant des heures mais ce n'est plus possible, alors je lui demande de s'arrêter devant une épicerie.

Lorsque je ressors de la boutique, mon frère s'est assis sur le capot de la voiture. Je viens près de lui. Je lui tends les dattes que je viens d'acheter. Nous les mangeons lentement.

— Ce gout-là va nous manquer, dit-il.

— Dans deux ans, dis-je, dans dix ans, dans trente ans, Jamal, lorsque nous voudrons nous souvenir du pays, lorsque nous voudrons en être imprégnés, qui sait si nous ne mangerons pas des dattes ? Pour nous, elles auront toujours le goût d'ici.

— Tu as raison, dit-il en souriant avec mélancolie. Des petits vieux qui mangent des dattes, voilà ce que nous allons devenir.

— Nous n'aurons pas la vie que nous méritons, dis-je à voix basse. Tu le sais comme moi. Et nos enfants, Jamal, nos enfants ne seront nés nulle part. Fils d'immigrés là où nous irons. Ignorant tout de leur pays. Leur vie aussi sera brûlée. Mais leurs enfants à eux seront saufs. Je le sais. C'est ainsi. Il faut trois générations. Les enfants de nos enfants naîtront là-bas chez eux. Ils auront l'appétit que nous leur aurons transmis et l'habileté qui nous manquait. Cela me va. Je demande juste au ciel de me laisser voir nos petits-enfants.

J'ai cru que mon frère n'allait rien répondre. Mais il a parlé et j'ai compris que nous partagions tout ce soir.

— Le plus dur, a-t-il dit, ce n'est pas pour nous. Nous pourrions toujours nous dire que nous l'avons voulu. Nous aurons toujours en mémoire ce que nous avons laissé derrière nous. Le soleil des jours heureux nous réchauffera le sang et le souvenir de l'horreur écartera de nous les regrets. Mais nos enfants, tu as raison, nos enfants n'auront pas ces armes. Alors oui, il faut espérer que nos petits enfants seront des lions au regard décidé. Il prit une datte et la laissa longtemps dans sa main avant de la croquer. Je regardai la ville tout autour de nous. Les voitures. Les arbres. Les passants. Et je lui demandai :

— De quoi nous souviendrons-nous, Jamal ? Et qu'oublierons-nous ?

À cette question, il ne répondit rien, et les hirondelles se mirent à crier dans le ciel.

Mon frère, il n'y aura que toi pour moi. Et moi pour toi. Plus frères que jamais. Tu seras le seul à qui je pourrai parler de la mère en sachant que tu la vois en ton esprit lorsque j'évoquerai la lenteur de ses doigts qui passaient dans nos cheveux pour nous endormir. Tu seras le seul, Jamal, à qui je pourrai dire simplement : « Tu te souviens du café de Fayçal ? » sans que cela te lasse. Et dès que je poserai ma question, la place entière resurgira en toi. Et la ville derrière, avec ses bruits, sa pollution et son vacarme.

Nous ne pouvons que vieillir ensemble, désormais, mon frère. Je deviens fou si je te perds. Je ne veux pas voir mes fils lever les yeux au ciel lorsque je leur parlerai, pour la centième fois, du cousin de Port-Soudan. Que comprendront nos enfants à ces deux vieillards nostalgiques que nous serons devenus ? Les rites que nous leur enseignerons les ennueront. La langue que nous leur parlerons leur fera honte. Nos habits. Notre accent. Ils voudront se cacher de nous. Et nous le sentirons. Car il nous arrivera à nous même de vouloir nous cacher. Je ne veux pas les entendre soupirer lorsque je dirai que la menthe du jardin de ma mère était la meilleure du monde, alors je ne le leur dirai pas. Et c'est vers toi que j'irai. Toi seul seras d'accord avec moi. Ces évocations lointaines, comme à moi, te feront du bien. Nous goûterons le doux soulagement des exilés qui parlent de leur manque pour tenter de le combler. Nous vieillirons ensemble, mon frère. Promets-le moi. Ou je ne vieillirai pas.

Je cours. Je dévale la colline en serrant mon échelle. Je n'en reviens pas que nous soyons si nombreux. Je dépasse des hommes qui soufflent comme moi, avec la même rage. Je cours. Je vais vite. Je suis jeune. Il faut se frayer un passage dans la foule. Tout le monde a les yeux rivés sur la barrière. Les gardes espagnols ont réalisé, maintenant. Ils hurlent dans la nuit. Que disent-ils ? Est-ce qu'ils nous ordonnent de nous arrêter ? Rien ne nous arrêtera. Certains d'entre eux se mettent à tirer en l'air. Des coups de sommation certainement. Pour nous intimider. Leurs balles ne nous font pas peur. Ils n'en auront pas suffisamment pour chacun d'entre nous. Je serre fort mon échelle. Je suis maintenant à quelques mètres de la barrière. Je la plaque contre les barbelés. Je n'ai pas le temps de regarder si elle atteint le sommet, je commence à monter. Des dizaines d'autres échelles jaillissent partout autour de moi. Les plus jeunes d'entre nous sont arrivés. L'assaut a commencé. Je monte à toute vitesse. Les barreaux ne cèdent pas mais l'échelle est trop courte. Il reste presque un mètre à franchir. Je m'agrippe au fil qui me fait saigner les mains. Cela n'a pas d'importance. Je veux passer. J'ai le souffle court. Les bras me tirent. Je dois tenir. La barrière est secouée de mouvements incessants. Elle se tord et grince de tous ces doigts qui l'agrippent. Je suis en haut. Il ne me reste plus qu'à passer la jambe pour descendre de l'autre côté. C'est alors qu'ils ont commencé à tirer des grenades lacrymogènes dans le tas indistinct des assaillants. J'entends les cris de ceux qui se cachent et qui suffoquent. Mais il y a pire. Les véhicules de la police marocaine arrivent en trombe et nous prennent à revers. Nous sommes maintenant coincés entre les Marocains et la grille. Il faut monter. Il n'y a plus d'autre solution. J'entends des coups de feu. Des corps tombent. C'est alors que je vois Boubakar, sur une échelle, à quelques mètres de moi. À mi-chemin entre la terre et le sommet. Il ne bouge plus. Il est accroché aux barbelés et ne parvient pas à s'en défaire. Des assaillants, sous lui, commencent à hurler. Ils veulent l'agripper pour le faire tomber et qu'il cède sa place. Je ne réfléchis pas. Je descends dans sa direction. En quelques secondes, je suis sur lui et arrache la manche de son pull. Il me regarde avec étonnement. Comme un chien regarde la lune. Je lui hurle de se dépêcher. Il reprend son ascension. Nous sommes tous les deux au sommet, maintenant. Il faut faire vite. La panique s'est emparée de ceux qui sont encore à terre. Pour échapper aux coups des Marocains, ils montent en maltraitant ceux qu'ils dépassent. Chacun tente de sauver sa vie. Je fais passer la jambe morte de Boubakar au-dessus du grillage et nous descendons de l'autre côté. Les bras me tirent, je n'ai plus de force et me laisse tomber. Je chute. Je sens l'impact dur du sol. Les genoux qui me rentrent dans le ventre. Je suis fatigué mais je sens sous moi cette terre nouvelle et cela me donne une force de conquérant. Nous y sommes presque. Il ne reste plus qu'une grille à monter. Boubakar est à mes côtés. Je le sens respirer comme un gibier après la course. Nous sommes tous les deux là. Je voudrais sourire car je me sens une force de titan. J'ai sauté sur l'Europe. J'ai enjambé les mers et sauté par-dessus les montagnes. Je voudrais embrasser Boubakar mais nous n'avons pas le temps. Il reste une grille à franchir. Il se relève en même temps que moi. À cet instant, le but nous semble proche. Nous ne nous doutons pas que le pire est à venir.